

Don McCullin, hanté par les images

LE MONDE | 31.08.2013 à 09h39 • Mis à jour le 02.09.2013 à 09h48 | Par Claire Guillot (Batcombe (Grande-Bretagne), envoyée spéciale)

La paix, le photographe de guerre [Don McCullin](#) semble l'[avoir](#) trouvée dans son village brumeux du Somerset. Petits murs de pierre, collines verdoyantes, verger – *"Je n'ai pas le temps de [cueillir](#) toutes les pommes"*. Il y a quelques années, il a acheté les champs devant sa maison pour que la pression immobilière ne vienne pas lui gâcher la vue.

Le photographe, qui a suivi tous les conflits marquants de l'après-guerre, expose ses images dans une [rétrospective](#) au festival de photojournalisme de Perpignan (jusqu'au 30 septembre), après les [avoir](#) réunies dans un livre (éd. Skira, 2012.)

"JE VIS DANS MON PASSÉ"

Mais, ce jour-là, il a surtout l'air d'un parfait gentleman-farmer, regard bleu coupant, crinière blanche et prestance intacte malgré son âge – 78 ans. Il y mène une vie tranquille avec sa troisième femme et son fils de 11 ans, Max, qu'on devine à une balançoire dans le [jardin](#).

Le Britannique se raconte volontiers, servant le thé, ignorant les sonneries stridentes du téléphone. Ce fort en gueule peste contre les célébrités dans les journaux, contre l'état du service de santé anglais, "*déplorable*" – il l'a testé lors d'une crise cardiaque il y a deux ans. *"Ma femme m'autorise à râler une heure par jour, sourit-il. En général, c'est après [avoir](#) écouté les infos le matin."*

Tableau paisible ? Même dans son éden bucolique, la guerre est toujours en embuscade. *"A la saison de la chasse, les coups de feu me renvoient sur la route entre le [Vietnam](#) et le [Cambodge](#), où la mort frappait tous les jours"*, dit-il. Toute odeur de brûlé convoque chez lui les fantômes de sa première guerre, à [Chypre](#), en 1964 : les matelas cramaient dans une maison turque où tous les hommes venaient de se [faire](#) massacrer.

"Le ticket n'était pas gratuit", résume Don McCullin avec son sens de la formule, pour [parler](#) de ses voyages vers l'enfer et de sa mémoire trop lourde à [porter](#). *"Je vis dans mon passé. Je me sens coupable d'[avoir](#) survécu, coupable de cette vie confortable, coupable d'[avoir](#) quitté le taudis où j'ai grandi. Et pourtant j'ai payé pour ça."*

LES IMAGES LES PLUS VIOLENTES, LES PLUS GLAÇANTES



Le camp palestinien de Sabra après le massacre perpétré par les milices chrétiennes, Beyrouth, Liban, 1982. | CONTACT PRESS IMAGES/DON MCCULLIN

De tous les reporters mythiques de sa génération, dans les années 1960 et 1970, Don McCullin est celui qui a publié les images les plus violentes, les plus glaçantes. Ses photos publiées dans le [Sunday Times Magazine](#), dont il fut la figure emblématique, ont montré l'homme dans ce qu'il a de pire, du Vietnam au Biafra, du Cambodge au Congo : la violence aveugle, la cruauté sadique, la souffrance inconsolable.

Dans sa photo la plus connue, un enfant biafrais albinos famélique est à peine capable de [tenir](#) debout, la main crispée sur une boîte de conserve vide. Il y a ce GI américain au regard fou après un bombardement au Vietnam. Ou ces soldats congolais qui tourmentent un prisonnier avant de l'exécuter. Le photographe n'a jamais pris de gants avec l'horreur, et tirait ses images dans des tons noirs. *"Je voulais que ça pète au visage des gens au petit-déjeuner."*

Son refuge du Somerset est aussi marqué par une autre guerre, plus ancienne. C'est dans la région que McCullin avait été envoyé, enfant, avec sa sœur Marie et d'autres écoliers, pour [fuir](#) Londres bombardée. Il en garde des souvenirs radieux... et de l'amertume. *"Ma sœur était dans une [famille](#) riche, moi chez un travailleur agricole. Tous les jours, une domestique en uniforme servait le thé à Marie. Je regardais par la fenêtre... on me faisait dégager. Après la guerre, ma mère a donné ma sœur à ces gens."*

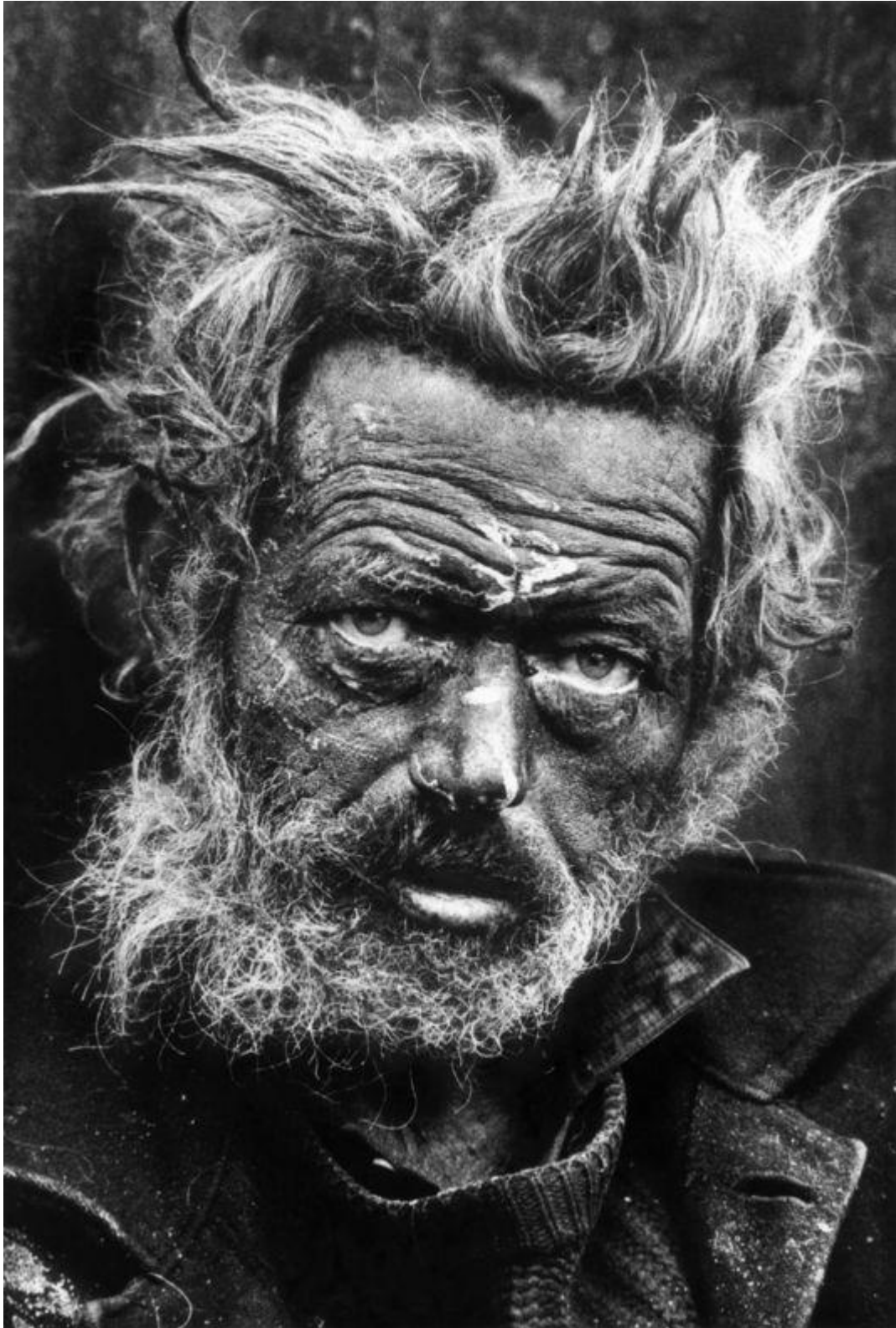
"J'AURAIS DÛ [MOURIR](#) DIX FOIS"

Don McCullin, lui, retourne [manger](#) de la vache enragée dans les quartiers malfamés de Londres, entre une mère violente et un père malade, qui meurt quand il a 14 ans. Il vole du charbon pour [chauffer](#) sa famille, il compose avec la violence, avec la honte d'être pauvre – *"Je ne pouvais [prendre](#) une douche qu'une fois par semaine, je puais dans le métro, j'avais honte."*

Il fraye avec les mauvais garçons, et ce sont ses amitiés louches qui lui valent sa première publication : il vend à *L'Observer* une photo du gang des Guvnors prise dans sa rue. A force d'obstination, apprenant la photo dans les [livres](#), il décroche des [reportages](#). *"J'aurais dû [finir](#) voyou, dit-il. Mais j'aimais trop ma liberté et mon indépendance. Je ne voulais pas [aller](#) en prison."* Plus tard, ce loup solitaire refusera d'intégrer l'agence Magnum – *"J'ai quitté les gangs, ce n'était pas pour y [revenir](#) !"*

Au *Sunday Times Magazine*, il restera dix-huit ans, enchaînant jusqu'à trois conflits l'an. Elevé à la dure, plein de rage, il n'a peur de rien – *"J'aurais dû [mourir](#) dix fois"*. Dans ses images, les sujets regardent droit dans l'objectif.

Comme ce vieux Vietnamien qui le fixe, les yeux plein de haine. *"Je voulais qu'ils partagent mon malaise à être là. Et qu'ils voient que je comprenais l'injustice de leur souffrance."* L'aventure avec [le magazine](#) s'arrête en 1982, quand Rupert Murdoch rachète le [titre](#) : *"Ils voulaient [faire](#) un magazine de [style](#). J'ai été viré."*



Sans-abri irlandais, East end, Londres, Grande-Bretagne, 1969. | CONTACT PRESS IMAGES/DON MCCULLIN

60 000 NÉGATIFS, 20 000 DIAPOSITIVES

Dans l'arrière-cuisine de sa maison, le photographe a méticuleusement rangé et étiqueté toutes ses archives – "Si je pars et que je disparais, ma famille doit [pouvoir](#)

s'y retrouver". Il y là 60 000 négatifs, 20 000 diapositives, quelques milliers de tirages... et des tickets de métro : le photographe garde tout.

Il sort d'une boîte de somptueux tirages platine, une technique ancienne et précieuse : vues de désert, ruines romaines. "Je ne tire pas mes photos de guerre comme ça, précise-t-il, ça serait indécent." Modelé par la presse, McCullin ne s'est que récemment résigné à [vendre](#) des tirages en galerie – "Et jamais des morts".

Après la guerre, c'est dans la photo de paysage qu'il a trouvé sa voie. Mais ces images aussi sont souvent lugubres. L'Angleterre, il ne la photographie qu'en hiver, avec des ciels chargés – "J'aime la nudité de la nature".



Don

McCullin lors de sa première exposition à Madrid, en décembre 2007. | AFP/PIERRE-PHILIPPE MARCOU

SE [CONFRONTER](#) À LA TRAGÉDIE DU MONDE

Il a signé un livre sur les ruines romaines au Maghreb et au Moyen-Orient (*Southern Frontiers*, éd. Jonathan Cape, 2010). Mais il ne peut s'empêcher de [remarquer](#) que l'Empire romain n'est qu'un vaste champ de bataille. "Ces monuments magnifiques ont été bâtis par des esclaves, des gens qui ont souffert. Alors pourquoi suis-je là, béat devant tant de beauté ?"

Don McCullin répète à l'envi qu'il en a fini avec la guerre – elle a failli le [tuer](#), elle a fait de lui un "junkie" accro au danger, elle a brisé sa première famille. Pourtant, il y pense encore : "Je ne devrais pas, c'est plus fort que moi."

Fin 2012, il s'y est frotté de nouveau pour le *Times*, à Alep, en [Syrie](#). "Les bombes, le froid, la faim, j'y arrive. Mais la vérité, c'est que mon corps ne répond plus comme avant, dit-il, mélancolique. Mes jambes sont celles d'une tortue." L'esprit, lui, est

encore clair. McCullin veut encore se [confronter](#) à la tragédie du monde. Au Nord de l'Angleterre, l'empereur Hadrien a laissé un long mur de fortifications.

Don McCullin, la paix impossible. Commissaire : [Robert Pledge](#). Visa pour l'image, jusqu'au 15 septembre, à Perpignan. Projections du 2 au 5 septembre au [Campo Santo](#). Vingt-trois expositions gratuites, de 10 heures à 20 heures. Visapourlimage.com